



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2, près le passage de l'Opéra.
Redingote croisée en drap imperméable doublée en gros de naple Ecossais
Coupe de cheveux de M. Normandin Passage des Pavillons,



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.

Robe de tulle ornemens en satin. Coiffure exécutée par M^r. Narcisse rue neuve des Mathurins N^o 31. Ornée de pommes de pin en Or, Des magasins de M^r. Cartier Boulevard des Italiens N^o 2. 1.

N^o XX

CO

des
un my

Ce
dont
Pa
Le pr

50
1 fr

AU B
No
Chez
St.
MART

Chez

Chez

Chez
Pour
Sal
Les

A
un de
main
flam
préci
plus

PETIT
COURRIER DES DAMES

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Cheâtres, de la Littérature & des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Le prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.—Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47 bis ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES.

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

ASSISE sur une élégante causeuse, ses pieds appuyés sur un des petits amours qui ornent son garde-feu, pressant d'une main le ressort qui fait mouvoir l'écran préservatif de la flamme, et de l'autre chiffonnant une tapisserie qui n'est pas précisément l'ouvrage de Pénélope : telle est l'attitude que plus d'une jolie femme se prépare déjà pour recevoir des



étrennes. Ajoutons-y le négligé, composé d'un bonnet ou d'un béret en blonde, noué par de grandes barbes; d'une redingote de satin gris, doublée de pluche cerise, ou vert monstre doublée de pluche rose, et aux bonbons près on pourra se croire transporté dans un des boudoirs de 1827.

Rien de plus rapide que les progrès de la mode. Nous en avons aujourd'hui sous les yeux un nouvel exemple dans la couleur cerise, qui après s'être distinguée dans les bérets, les écharpes, les robes, vient enfin de descendre jusqu'aux pieds. Les plus jolis brodequins sont maintenant en velours cerise garnis de chinchilla, et les jolis petits nœuds de satin cerise qui les fixent sur le coup de pied en font une chaussure des plus gracieuses et des plus élégantes.

— Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,

Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Qui le croirait! ces vilains petits bonnets à l'alsacienne, qui nous paraissent si ridicules sous les traits de Vernet et d'Arnal, sont devenus des objets charmans, une passion dont toutes les femmes raffolent, et qui donne de la grâce aux physionomies les plus insignifiantes. Il est vrai que ces horribles petites calottes noires ont passé sous les doigts de M^{me} Mure, et y ont acquis une légèreté, une élégance, qui les rendent une véritable coiffure de luxe et de coquetterie. La mode les a parées de tous les prestiges, et une jolie femme peut rivaliser de grâce avec tous les bérets et les turbans de Paris, lorsque, dans un aimable caprice, elle cachera ses beaux cheveux sous les fleurs roses ou jaunes et les blondes noires qui garnissent son joli petit bonnet à l'alsacienne.

— La forme et les ornemens des veilleuses si variées depuis quelques années, semble devoir se surpasser encore à cette époque. Ce sont de véritables bijoux, de petits modèles de luxe et d'invention; l'idée d'un petit amour dont le flambeau produit la lumière, et dont le carquois est rempli d'alumettes en guise de flèches, est d'une inspiration presque érotique, et le bandeau qui couvre les yeux de cet amour nocturne, semble indiquer qu'il est destiné à devenir plus d'une fois l'offrande du mystère.

On est aussi forcé d'accorder son admiration aux charmantes veilleuses en porcelaine que l'on voit dans la galerie de l'Opéra; l'or et les peintures qui les ornent leur donnent une



élé
les
sin
rei
le
été
cai
cel
noi
cor
nit
cro
de
d'u
leur
fon

aup
dun
des
sor
des
hôt
le l
voil
lich
n° 2
aux
sirs

» ti
» M
Val
Ah
qui
à de
se t

élégance et un prix qui les rendent dignes de figurer parmi les plus brillans hommages de la nouvelle année.

— On a bien mystérieusement préparé, dans un des magasins les plus distingués de Paris, une robe charmante, pour la reine de Prusse. Cette robe, qui a dû faire depuis huit jours le sujet de toutes les conversations de boudoir à Berlin, a été décorée du nom du ballet à la mode, des *Filets de Vulcain*. Le fond en est rose; le filet disposé à-peu-près comme celui d'un ballon, est composé de ganses de soie jaune et noire, placées l'une contre l'autre. Ces raies de deux couleurs commencent à la ceinture, et vont se perdre dans deux garnitures roses, ornées de bouquets disposés de manière à se croiser de deux en deux. Ces bouquets sont composés d'épis de blé jaunes, et de scabieuses. Le bas de la robe est formé d'une tresse rose. On ne saurait se faire une idée du merveilleux effet que produit ce réseau noir et jaune sur cette robe à fond rose.

BULLETIN D'ÉTRENNES.

— Un élégant équipage traîné par quatre chevaux blancs; auprès, quelques pauvres ânes supportant leurs bâts, et conduits par des paysans et de jeunes bergères en habits de fête; des religieuses qui vont entrer au couvent; des soldats qui sortent de la caserne; des Turcs fraternisant avec des Grecs; des mendiants à côté de seigneurs élégans; le mobilier d'un hôtel brillant confondu avec l'attirail grossier d'une cuisine: le luxe à côté de la simplicité, le bon goût avec l'extravagance; voilà, ainsi que mille autres objets, ce qui se trouve réuni au *Pollichinel Vampire*, passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge, n° 22, magasin de charmans joujoux que nous recommandons aux parens qui veulent célébrer la nouvelle année par les plaisirs de leurs enfans.

— « Une tête de veau à la marquise de R***, une dinde » truffée à la jolie M^{me} D***, et un panier de homars pour » M^{lle} A***. » Et pour quelles gastronomes, dis-je au jeune Valcour, pouvez-vous disposer un semblable hommage? — Ah! ne donnez point cette épithète, dit-il, à des femmes qui ne vivent que pour la mode, les parfums, les bonbons; à des femmes qui, toutes vaporeuses, toutes sentimentales, se trouveraient injuriées de la seule pensée qu'elles pussent

aimer du bœuf ou du mouton. — Mais cette tête de veau, mon cher Valcour, cette tête de veau! — Eh! rassurez-vous donc, me répond-il enfin, en brisant le crâne de l'objet qui m'offusquait tant; mais, au lieu de cervelle, d'yeux, d'oreilles, de mâchoires, s'échappent les bonbons les plus variés, les plus élégans; la peau même de l'animal n'est qu'une taie formée par les sucres les plus fins. La dinde truffée, les hommars, m'offrent les mêmes prodiges, et me voilà convaincue qu'à Paris la perfection des arts s'étend presque sur les bonbons, et peut réussir à présenter, sous les formes les plus grossières, les objets les plus délicats.

— S. A. R. MADAME, Duchesse de Berri, qui semble affectionner particulièrement les passages de l'Opéra, est venue les visiter jeudi dernier, dès dix heures du matin, pour la seconde fois depuis huit jours. S. A. R. est d'abord entrée dans le magasin de porcelaine de M. Baruch Weil où elle a acheté différens objets; elle a bien voulu féliciter M. Baruch sur la perfection et la beauté des produits de sa manufacture qu'elle s'est rappelé avoir visitée à Fontainebleau.

S. A. R. est entrée ensuite chez M. Pichenot jeune, où elle avait déjà acheté la dernière fois; elle y a fait un assez grand nombre d'emplettes et a daigné lui adresser de nouveaux complimens sur le beau choix d'objets d'étrennes que renferme son magasin.

Les magasins de M. Bourguignon devaient à leur tour fixer l'attention de la princesse; elle les a examinés en détail, y a choisi plusieurs parures et donné des éloges à M. Bourguignon, sur la perfection avec laquelle il imite les perles et les pierres précieuses.

Le magasin de jouets de M^{me} Détourbet, qui, par la grande quantité de marchandises qu'il contient, semble plutôt un entrepôt qu'une simple boutique de détail, a été aussi honoré de la présence de S. A. R. qui y a fait choix de plusieurs jolis objets.

S. A. R. s'est aussi arrêtée au magasin de meubles de M^r Dezon, où elle a acheté deux charmantes petites bergères d'enfans.

Tous les marchands des passages sont pénétrés de la plus vive reconnaissance de la bonté et de l'affabilité avec laquelle S. A. R. a daigné s'entretenir avec eux de leurs intérêts et de

leur commerce. Rien n'est plus propre au développement de l'industrie qu'un pareil encouragement de la part surtout d'une Princesse qui sait si bien en apprécier les produits.

— On vient de publier, chez le libraire Barba (1), l'*Almanach des Spectacles* pour l'année 1827. Il est assez curieux d'étudier dans ce livre la statistique des états d'Enterpe, de Melpomène et de Thalie. On y voit que ces trois souveraines règnent sur trois ou quatre mille sujets, dont l'occupation continuelle est de chanter, de déclamer, de faire rire ou pleurer, de séduire la vue ou d'émouvoir le cœur. Une observation assez curieuse à faire, c'est que d'après les notes rassemblées dans ce recueil, les artistes français répandent dans les principaux pays des quatre parties du monde, le goût des arts et des talens. On les trouve partout, et partout ils se font applaudir : cette observation est au moins nationale.

— M. Daguerre vient de donner de charmantes étrennes au public ; chacun voudra faire visite à la *Vue d'Édimbourg*, et quelle que soit la paresse des Parisiens, ils ne se borneront pas à envoyer une carte au Diorama : tout le monde voudra se rendre en personne à ce spectacle magique, et nul ne sera assez ennemi de ses plaisirs pour faire ce petit voyage par procuration. Un mot suffira pour rendre l'impression que nous avons éprouvée ; M. Daguerre s'est surpassé lui-même, et a encore reculé les limites de l'art qu'il semblait avoir trouvées ; nous pourrions en dire plus, mais nous savons qu'en fait d'étrennes, la surprise doit accompagner le présent, et nous ne voulons pas enlever à nos lecteurs cette partie de leurs jouissances.

CLÉMENCE D'UN DESPOTE D'ASIE.

Le gardien actuel de la mosquée de Cheudjé est un tartare borgne qui perdit l'œil par l'aventure suivante :

Il était officier de la maison du dernier Kan. D'après la règle établie dans l'Orient, quand les officiers traversaient les cours du palais, ils devaient marcher la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine. Un jour ce malheureux entendant du bruit au-dessus de lui, leva par inadvertance la tête, et aperçut à

(1) Et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue Richelieu, N° 47 bis.

une croisée le Kan avec une de ses femmes. Traîné aussitôt devant son maître, il attendait avec résignation sa sentence de mort, lorsque le Kan, ému de pitié, et prenant en considération ses longs services, lui demanda de quel œil il avait vu la sultane. Le Tartare, devinant l'intention généreuse de son prince, répondit, sans hésiter, qu'il l'avait vue de l'œil droit. Le Kan le lui fit aussitôt arracher, et borna à ce supplice la punition qu'avait méritée son imprudent serviteur.

On aurait tort de juger cet acte de cruauté d'après la valeur que nous attachons à nos yeux; en Orient on est souvent heureux d'acheter ainsi sa vie par le sacrifice de quelque membre.

Au tems de l'invasion faite dans le Mazauredan, par le premier schah de Perse, de la race actuellement régnante, l'eunuque Aga Mahomet Kan, un de ses généraux, prit d'assaut une ville défendue par les sujets fidèles à l'ancienne dynastie. Après avoir assouvi sa première fureur, le général traita avec les chefs de la ville du pardon de ce qui restait d'habitans, et ce pardon ne fut accordé que lorsqu'on lui eut fourni dix livres d'yeux humains arrachés à ceux qui avaient échappé au carnage.

MÉLANGES.

— Pour être vieux, le *Bourgeois Gentilhomme* n'en est pas moins un des ouvrages les plus originaux de notre immortel Molière. M. Jourdain peut bien avoir changé d'habit et de coiffure, mais non de caractère. La folie est de tous les tems, et nous avons encore sous les yeux plus d'une copie de ce modèle, tracé avec une perfection désespérante pour nos auteurs modernes. C'est sans doute au désir d'applaudir les excellens traits de plaisanteries que renferment cet ouvrage, qu'il faut attribuer l'empressement du public à venir visiter le bon *Bourgeois* de la Comédie-Française. Depuis quelques jours sa seule présence suffit pour remplir la salle; il est vrai que l'on n'a rien négligé pour augmenter l'attrait de ces représentations. Les premiers talens de la Comédie-Française jouent les rôles même secondaires; les chanteurs de l'Opéra, les danseurs de l'Opéra remplissent les intermèdes! Et qu'on dise après cela que M. Taylor ne sait pas

conduire sa barque, ne sait pas rendre à notre premier poète comique les hommages qui lui sont dûs !

— Il semble que tous les jeunes poètes aient pris le parti de régler leurs comptes avec le public avant la fin de l'année. Quelques-uns ont fait sagement d'en agir ainsi, mais parmi les autres, plusieurs auraient bien fait de retarder au moins d'une année cette opération qu'ils se sont trop hâtés de terminer. Au nombre des brochures en vers que le mois de décembre a vu naître, nous citerons l'*Épître à M. le comte de Montlosier*, par M. Alexandre Brouet ; les *Mélodies guerrières*, la *Bataille de Marengo*, par un anonyme ; l'*Épître à sir Walter Scott*, par Cordelier Delanoue, et *Sainte-Pélagie ou les plaintes d'un Prisonnier*, *épître à M. le Conseiller d'État Delavau*, par M. Cabaigne.

D'après la tournure que les esprits semblent avoir prise aujourd'hui, les épîtres sont plutôt des satires, des diatribes, écrites avec précipitation sous la seule inspiration de la colère, que des morceaux de poésie dignes d'être remarqués par l'élégance du langage, la finesse des expressions et la grâce des détails. On ne saurait donc trop regretter que des jeunes gens qui annoncent des dispositions, abusent d'une aussi fâcheuse manière, d'une facilité qui mieux dirigée, produirait sans doute quelque ouvrage recommandable. Une seule plaisanterie nous a fait sourire au milieu de ce déluge de vers alexandrins, dont pas un, bien certainement, ne sera connu l'année prochaine. Dans l'*Épître à Walter Scott*, l'auteur conduit le poète écossais à une représentation d'*Ivanhoé*, à l'Odéon. Toi, lui dit-il,

Toi qui, tranquille, assis dans le fond d'une loge,
Voulais à ton ouvrage accorder quelque éloge,
Que dis-tu, Walter-Scott, lorsqu'à leurs traits nouveaux
Tu ne reconnus plus aucun de tes héros ?
Tu demandas, sans doute, en voyant leurs visages,
Quelle pièce on jouait, le nom des personnages,
Et par tous tes voisins, raillé, moqué, hué,
Tu reçus d'eux ces mots : « On donne Ivanhoé ;
» Vous devez le savoir, la pièce est imitée
» Du fameux Walter-Scott ! » Au plus haut point montée,
Ta surprise à ce mot n'a pu se contenir.....
L'opéra cependant s'achève ; il va finir,
Tu restes ; et, sortant quand la toile se baisse.....
« Je suis content, dis-tu, qu'on m'ait fait cette pièce ! »

— Sans la présence de M^{me} Schutz, qui est décidément engagée à l'Odéon, pour plusieurs années, avec les appointemens considérables de 25,000 fr., ce théâtre n'aurait connu que des chutes. A la lourde et froide tragédie de *Thomas Morus* a succédé un petit acte bien lesté, bien immoral, intitulé *le Cachemire*; cette production nouvelle, à ce que disent les trois auteurs qui se sont associés pour la composer, offre dans une réunion de quelques scènes une intrigue et un dialogue dont bien certainement on n'a trouvé les modèles dans aucun lieu fréquenté par la bonne compagnie. Il est ridicule de rencontrer aujourd'hui des jeunes gens qui se permettent de parler aussi légèrement des femmes que l'ont fait les auteurs du *Cachemire*. S'il se trouve quelque conscience assez faible pour ne pouvoir résister à l'offre d'un tissu du Thibet, il ne faut point ébruiter de pareilles aventures, et surtout ne les point présenter, avec de certains détails, à de jeunes filles, et de jeunes femmes, que l'on ne conduit pas au spectacle pour y prendre de funestes préventions, encore moins de mauvais exemples. D'après toutes ces raisons nous sommes donc de l'avis du public, qui a sifflé et resifflé la nouvelle comédie.

— Enfin les portes du théâtre Italien ont roulé sur leurs gonds. On craignait presque qu'ils ne fussent rouillés. Cet extraordinaire est dû à la présence de M^{lle} Blasis, jeune débutante qui s'est montrée pour la première fois dans la *Donna del Lago*, et qui a fait preuve d'un agréable talent. Sans être à la hauteur des Pasta, des Sontag, des Cinti, M^{lle} Blasis tiendra une place fort honorable aux Italiens.

ANNONCES.

— Le Sr DUCOUDRAY, Coiffeur, rue Vivienne, N^o 10, vient d'ouvrir un nouveau Salon pour la taille des cheveux et la coiffure, où l'on trouvera tout ce qui y est relatif dans le goût le plus nouveau, ainsi que les Pommades pour empêcher les cheveux de tomber, les faire croître et friser naturellement. Il tient aussi l'Entrepôt du Liquide du Sieur Chevalier, pour teindre les cheveux de toutes les nuances désirables sans le moindre inconvénient; liquide pour lequel l'auteur a obtenu un Brevet d'invention et de perfectionnement.

— M. DEMARSON, connu depuis longtems pour les Savons de toilette, principalement pour sa Crème d'amande, possède en ce moment un très-joli assortiment d'objets nouveaux, tels que le Lait du Bengale, la Crème de Portugal pour le teint, et diverses Huiles nouvelles à odeurs diverses, pour les cheveux. Nous ne doutons pas que nos élégantes, pour lesquelles la toilette est une occupation importante, ne s'empressent de visiter ses magasins situés rue de la Verrierie, N^o 95.

A ce Numéro sont jointes les Planches 437 et 438.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.